

Théâtre : quartett, d'Heiner Müller au théâtre du Ranelagh : double mixte

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(1998)**

Heft 105-106

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Quartett, d'Heiner Müller au Théâtre du Ranelagh Double mixte

Le couple des Liaisons Dangereuses se déchire dans un jeu effréné de rôles et de miroirs. Tombant le masque du libertin, Jean-Philippe Ecoffey dévoile un Valmont amoureux.

Pas de traditionnel rideau pourpre, mais une grande cape noire montée de la salle, balayant la scène. Le masque de la mort est d'entrée sur les lieux du drame. Deux miroirs font l'angle côtés cour et jardin, encadrant une conversation. Le vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil ont passé l'âge des assiduités. En fin de carrière de libertins, ils s'offrent une dernière partie de plaisir : jouer la comédie du désespoir, un épuisant numéro d'acteur, rideau de leur sordide existence. Ultime défi de deux corps marqués au fer rouge des sens, deux sans-cœur enchaînés qui se testent à deux pas de l'abîme et contemplant leur propre déchéance dans le spectacle de l'autre. Dans *Quartett* d'Heiner Müller, le théâtre s'ouvre dans le théâtre. Les moi et les sexes des acteurs se mirent, s'échangent : Valmont joue à être ses conquêtes, la présidente de Tourvel ou la jeune Cécile de Volanges. Il prend l'âme et la chair de ces femmes qu'il a prises sans avoir su aimer. Jean-Philippe Ecoffey joue l'éventail du féminin : prude, mutin, en odeur de sainteté ou d'impudeur tandis que Merteuil (Hélène de Saint-Père) gagne le rôle du mâle séducteur : implacable, terrifiante de froideur, assassine, regardant a satiété Valmont se débattre, se décomposer, avouer ses crimes par son dernier amour et mourir dans un corps de femme. Jean-Philippe Ecoffey trouve dans ce revirement de Valmont, permis par son identification à sa victime, le cœur du personnage et de son interprétation : «cette histoire est complètement folle. Valmont s'en

veut de ne pas avoir su aimer alors qu'il s'y sentait tout près. Il est touché au cœur mais son métier de libertin le rattrape et l'empêche. Sa rédemption est capitale». L'arme absolue de *Quartett*, c'est avant tout le langage somptueux d'Heiner Müller, ce bel esprit qui permet tout à ses personnages, un humour immense, féroce, sans limites. «Merteuil et Valmont se font la guerre des phrases. Les mots sont des tigres, des boulets, des grenades». La mise en scène, dans l'esprit de Laclos, répond par des jeux de

miroirs aux mises en abîmes du texte : «on a pris une option stylisée, esthétique. il fallait à tout prix éviter d'être contaminé par la violence du texte, exprimer une insoutenable légèreté, montrer le côté ludique de la perversité des personnages». Pari gagné pour le duo Benoît Lavigne-Jean-Philippe Ecoffey. Sur scène, le jeu de rôles réussit à prendre le dessus sur un texte parfois brutal, toujours grandiose. **+**

Jusqu'à fin février au Théâtre du Ranelagh, 5 rue des Vignes. Locations : 01 42 88 64 44

Les relations de Schumann et Heine sont aujourd'hui encore voilées de mystère. Etaient-ils nés pour se comprendre, se correspondre ? Le destin les unit dans la mort, en 1856. De leurs rencontres, l'histoire n'a conservé qu'une visite de la Galerie de Lichtenberg à Munich en 1828. Cet épisode suffit pourtant à inspirer Schumann, déjà familier du «Livre des chants». En admirateur du Schubert de *La Belle Meunière* et du *Voyage d'Hiver*, il projette dès 1833 de mettre l'auteur du *Romanzero* en musique. Son premier lied d'après Heine voit le jour en 1840 dans le cycle «Myrtes» : il l'offrira en cadeau de mariage à sa femme Clara. Plus tard, «Liederkreis» opus 24 sera entièrement consacré aux vers du poète. Ce cycle intégral introduit le recueil des 26 lieder d'après Heine que vient de faire paraître Claves. Le jeune baryton allemand Stephan Genz et son accompagnatrice hollandaise Claar ter Horst offrent une interprétation rêveuse et lucide, fidèle aux émois de Schumann, parvenu dans ces pages à l'harmonique du sentimentalisme du poète. Autre nouveauté de notre éditeur national à signaler : l'intégrale des six concertos pour violon de Paganini, par le violoniste suisse Alexandre Dubach et l'Orchestre philharmonique sous la baguette de Michel Sasson. L'extrême virtuose génois, héritier de la tradition concertante italienne atteint avec ses concertos le sommet du genre au début du XIX^{ème} siècle au point que pas un de ses compatriotes ne se hasarderait à composer dans cet exercice pendant près d'un demi siècle. Dubach, impérial dans les traits réputés injouables, démontre en finesse que le pyrotechnicien des Caprices fut aussi un mélodiste inspiré.

